

La grande noirceur Terrains sinueux

Élie Castiel

Number 317, January 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90120ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2019). Review of [La grande noirceur : terrains sinueux]. *Séquences : la revue de cinéma*, (317), 34–34.

La grande noirceur

Terrains sinueux ÉLIE CASTIEL

Pour Maxime Giroux, nouveau mode d'emploi, une autre façon de gérer l'arsenal cinématographique, l'utilisant comme bon lui semble, à sa guise. Un homme sur la planète Terre, traversant un inconnu qui prend la forme de plans magnifiques sortis tout droit de l'imagination. La fiction se transcende en quelque chose qui n'a rien à voir avec la réalité.



—
*Entre l'écorce terrestre
et une planète imaginaire*

Le rêve éveillé prend l'architecture d'un récit cinématographique évoquant le Jodorowsky le plus inusité, le retentissant, celui qui désoriente pour mieux saisir l'une des missions de l'art, en quelques mots, sa complexité; le carnavalesque emprunte au cirque, les histoires d'amour ne se réalisent pas puisque situées dans un contexte non propice. En accord avec trois plumes qui ne cessent de se réinventer; puisque la scénarisation de Simon Lavoie, Giroux et Alexandre Laferrière n'a jamais résisté au délire de transmettre de nouvelles images en mouvement ou figées dans le temps.

Sommes-nous prêts à appeler cela du post-modernisme? Quoi qu'il en soit, Giroux utilise le conflit armé d'un autre siècle pour souligner l'importance et la pertinence de son propos. Car plus qu'une proposition, c'est à un essai pris entre la frontalité immobile du plan et sa ferveur trépidante que nous avons affaire.

Pour ne pas s'égarer: pendant la Seconde Guerre mondiale, Philippe, un Québécois (oui, il a un prénom malgré tout) a décidé de désertir et va se réfugier dans un Ouest américain hors du temps où, miracle, on lui permet d'imiter Charlie Chaplin ou presque, car les mythes sont inimitables. Moments de salut, de rédemption, de créativité, faits de situations contradictoires. Et tout cela finit dans la folie, égarement destructeur qu'on ne peut trouver qu'au cinéma.

Sensation d'être mal dans sa peau, de souffrir le présent, de ne point comprendre l'objectif car absent. Autant d'éclatements soudains que Martin

Dubreuil revêt avec perfection; son corps est fait de pâte à modeler qu'il utilise lui-même selon les situations qui se présentent à lui, les lieux oscillant entre l'écorce terrestre et une planète imaginaire. Les références cinématographiques deviennent lois. La mise en scène ne fait que se réinventer. Le délire est magnifique à supporter et Giroux, en maître d'œuvre, finit par composer un tableau cinématographique digne de ce nom.

Tout est mis en relief, agressivement, avec plus d'ardeur que de colère, refusant le réel pour le transformer en quelque chose de dantesque, comme un parfum de fin du monde ou de civilisation. L'allégorie actuelle est évidente, le regard posé sur l'individu acerbe, déroutant. Oui, *La grande noirceur* ou *Le guide de voyage vers un monde qui tourne mal...* notre monde.

On parle (allocation du début, magistrale); Philippe danse (comme Chaplin dans *The Great Dictator* / *Le dictateur*). Et il traverse le désert comme si le message christique voulait encore dire quelque chose en cette terre d'Amérique. Il souffre, on le maltraite. Il se relève. Reproductions d'un lieu géographique qui s'est construit avec acharnement, mais aussi doué pour le combat, le racisme, la ségrégation, le rachat aussi.

Oui, ces idées philosophiques se retrouvent dans *La grande noirceur*, un film charnière dans la carrière de Giroux. Elles prennent la forme de signes explosifs d'où jaillissent une poésie de l'affect, de la laideur, une hideur, une abjection qui cache en revanche un espoir prêt à voir le jour, mais pas assez puissant pour éclater. Film volontairement alambiqué qui ose contourner la forme, le style, l'esthétique et les codes conventionnels de la linguistique de l'image.

Nous sommes les témoins émerveillés ou désorientés du voyage sur le déclin d'une civilisation d'humains ne sachant pas se servir adroitement de la nature qui les entoure. Boue, pluie, neige, soudain le soleil qu'on apprécie à peine et même si les avis sont partagés, un dernier plan magistral qui illumine l'écran et confirme la supériorité de la toile blanche.

Dans cet univers entre Picasso, Dalí, Jodorowsky, le diable et la Terre (in)hospitalière, un Martin Dubreuil qui s'affirme, transformant son corps selon les circonstances. D'un charisme à la fois légendaire et réconfortant. *Cinématogénique*, car c'est lui qui mène la caméra et non pas le contraire. Pour notre plus grand bien. ▲

THE GREAT DARKENED DAYS

Origine : Québec [Canada]

Année : 2018

Durée : 1 h 35

Réal. : Maxime Giroux

Scénario : Simon Beaulieu, Maxime Giroux, Alexandre Laferrière

Images : Sara Mishara

Montage : Mathieu Bouchard-Malo

Son : Luc Boudrias, Frédéric Cloutier, Stephan de Oliveira, Leonard Vaco

Décors : Patricia McNeil

Dir. art. : Sylvain Dion

Costumes : Patricia McNeil

Interprètes : Martin Dubreuil (Philippe), Romain Duris (Lester), Sarah Gadon (Helen), Lise Roy (mère de Philippe), Soko (Rosie), Reda Kateb (Hector)

Prod.(s) : Sylvain Corbeil, Nancy Grant

Dist. : FunFilm